Document generated on 07/17/2025 3:01 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Brouillard

Jean Désy

Number 26, Summer–May 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3490ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Désy, J. (1991). Brouillard. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 16–19.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Brouillard

Jean Désy

Rien que des spectres, des pieuvres, de petits éclats qui n'ont rien de commun avec la lumière, des pétillements, des ongles de dinosaure, aussi la puanteur, issue d'une lente désagrégation du monde ambiant.

Peu de chance de voir le soleil percer le brouillard qui flotte, tout-puissant. Il y a des allées, des suaires délabrés, des griffures d'arbres agonisants, de la boue, toujours sale la boue, putride même. Rien qu'un vaste déversoir, une vasque aussi dans laquelle s'est accumulée toute la niaiserie du monde.

Le brouillard est si dense qu'il a pénétré votre tête. La lumière, toujours, est avalée par l'ombre.

Hier, vous assistiez à une réunion. Il y a eu les propos de X, ténébreux personnage. Est-il le Veuf, l'Inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie ?

Il n'y a plus une seule feuille vivante le long de la route.

Hier, vous avez soupé avec des amis d'une amie. Les inconnus parlaient de tout et de rien. Les inconnus jasent souvent de tout et de rien. Barrières. Gouffres. Cluses profondes séparant des visages clos. Repas où l'on enfonce sa fourchette dans la chair tendre et rouge d'un bœuf, dans le cou d'un poulet qui a déjà eu des idées de pondre un œuf. Vous avez mordu votre ustensile au lieu de mordre votre voisin. Vous avez eu envie de vous réfugier aux toilettes jusqu'à ce que les convives se soient dispersés.

Journée brune avec l'univers croulant sur vos épaules, une chape de fer et d'étain. Vous êtes un être d'airain portant un manteau embrumé.

Ce matin, à votre réveil, quelqu'un geignait, affecté par le mauvais temps. Était-ce un enfant, un voisin, un colporteur ? La Toussaint perdure et les morts s'amusent dans les champs maculés de plaques neigeuses. À votre lever, la migraine était là, rugissante, dans votre tempe qui battait, secouée, saccadée, martelant les os. Vous avez cessé de penser à l'instant où vos yeux se sont vraiment dessillés, à

l'instant où vos pieds ont touché par terre. Vous avez rampé jusqu'au lavabo, l'eau froide et la brosse à dents. Profond dégoût face aux rôties, face aux longs poils qui tapissaient la nappe mal essuyée.

Infini brouillard dans la chassie des yeux, dans la glu des lèvres.

Vous avez revêtu vos habits, renvoyé l'enfant à l'école, ou vous n'avez renvoyé personne parce que vous vivez seul. Vous aviez envie de je-ne-sais-trop-quoi. Vous avez finalement mangé, malgré les odeurs rances, malgré le bombardement incessant des fous du ciel dans votre firmament, malgré le tapage des mitraillettes. Vous avez voulu tuer ceux qui jouent à tuer car c'est ainsi qu'ils ont un jour pensé qu'ils auraient envie de vivre. Vous avez voulu rayer de la carte, de votre carte postale personnelle, les militaires, les robots, ceux qui ont l'intolérance de croire que l'Islam constitue la seule menace actuelle. Vous avez senti l'intolérance chez vous-même. Vous avez écrasé deux blattes dans votre salle de bains. Forte envie de trancher une gorge mais vous avez songé à votre petitesse incommensurable. Vous avez finalement laissé échapper un unique son rauque. Vous n'avez pas eu la force de pleurer.

Vous vous enfoncez dans le brouillard, au volant de votre ridicule corbillard, écrabouillant des crapauds d'hiver qui osaient traverser la chaussée. Verdure à jamais disparue. Troncs ligneux cognés les uns contre les autres. Insignifiances. C'est ce que vous songez de votre vie et de celle des autres, vous remémorant votre réunion de la veille, votre souper aux poulets embrochés, la bêtise éjectée par des voix fluettes, par des gens qui organisent leur vie pour qu'elle ne leur paraisse pas trop simplette. Vous avez honte d'exister au même titre que les autres. Vous êtes si seul, sans même un petit Jésus sur son nuage pour vous tendre la main. Vous avez envie de vous tirer une balle dans la tête.

Surtout pas besoin d'être dépressif pour se tirer une balle dans la tête, ou avaler une bouteille de comprimés. Les veines tranchées ? Oh ! non, ça ne fonctionne pas et en plus, ça fait souffrir. Pas besoin d'être malade pour avoir envie d'en finir avec le brouillard du monde. Seulement besoin de lucidité.

Vous vivez avec la solitude, dans votre appartement, à rêver d'elle ou de lui. Seule ou seul, dans votre grand-maison désertée par vos enfants vieillissants. Seul ou seule malgré l'autre, l'autre

sexe, malgré les volutes du brouillard qui s'excite, malgré les bruits qui ne sont que des inventions de l'oreille interne.

Lucidité de reconnaître que l'existence des autres passe par la vôtre. Lucidité de savoir que votre existence rend inexistant l'autre qui remue devant vous, pantin, petit Bobino, maigre Bobinette.

Seul et seule malgré tous vos enfants qui jouent dans la salle adjacente. Il leur a été insufflé une vie qui ne vous appartient pas et que vous ne rejoindrez jamais.

Seul et seule avec votre couteau, votre corde et votre petit paquet de comprimés.

Que d'énergie perdue à croire que l'animation, quelle qu'elle soit, aide à vivre. Agitation servant à ingurgiter, à braire ou à ruer. Pour qui ? Pourquoi ce brouillard de plus en plus dense, les morceaux de bœuf digérés, le poulet retourné à ses origines, dans le fleuve qui coule à l'envers et qui, lui aussi, a la formidable propension de s'arrêter.

Vous descendez de votre automobile, parcourez la petite rue des boutiques, entendez résonner les pavés sous vos pas. Ils ne disent rien de plus que le martèlement produit dans vos propres rochers cérébraux. Vous croisez un soldat puis une femme aux yeux pochés. Un grand trou, une excavation vous barre la route. Vous retournez chez vous. Vous vous recouchez.

À votre lever, votre nuque est moins raide. Votre genou gauche a désenflé. Vous avalez un jus d'orange. Frissonnez.

Le brouillard s'est dissipé, morose cortège funèbre.

Alors... Vous revoyez le beau visage de l'un, le sourire de l'autre, ce maquillage qui révèle une certaine volonté de vivre, une pince fichée dans l'auburn d'une chevelure, un rouge et un rose sur des joues et des lèvres, des doigts graciles. Tout à coup se fait entendre un rire, impromptu réflexe contre l'angoisse. Vous songez que vous avez eu envie de tuer ceux qui vous empêchaient de rire mais votre songe se mue instantanément en oubli. Vous ne retenez que la fragrance de ceux qui sont à vos côtés. Vous leur dites que vous les trouvez beaux, que leurs sourires vous sourient, que vous vous sentez leur amant, leur maîtresse. Vous riez, sans aucune excuse. Vous racontez une histoire de type qui cherchait des

cigarettes dans un métro. Vous enfouissez dans votre mémoire la turpitude de l'avant-veille, la journée, le temps, l'éternité perdus. Vous ingurgitez une boisson gazeuse. Vous embrassez une grande fille, puis une plus petite, un grand garçon puis un homme imberbe, au menton proéminent. Une boucle d'or était accrochée à son oreille droite et elle est venue toucher votre nez.

L'insignifiance vous paraît moins terrifiante. Vous vous sentez capable d'aimer. Vous l'affirmez. Que d'amis introuvables dans la foule.

Il fait soleil. Vous rentrez chez vous. Vous laissez un mot sur la table de la cuisine. Vous avalez les comprimés, toute la bouteille. Vous vous couchez sur le dos, les mains posées de chaque côté de vous, bien à plat sur l'édredon. Vous attendez que se terminent, une bonne fois pour toutes, ces longues années d'insignifiance et de brouillard. ***XYZ***

Diane-Monique Daviau
Dernier accrochage

XYZ
L'Ère nouvelle

174 p., 17,95 $

collection
« L'Ère nouvelle »

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle

Diane-Monique Daviau

Dernier Accrochage

« Je savais que ce serait bon, pas que ça pouvait être aussi bon. »
Jean-Roch Boivin, *Voir*